



LE SENATEUR NELSON WILMARTH ALDRICH.

Le sénateur Aldrich, qui représente depuis nombre d'années le Rhode-Island à la chambre haute du Congrès, est indiscutablement le plus fin des membres de cette assemblée.

M. Aldrich représente dans le Sénat les grands intérêts commerciaux du pays. Quand sa fille a récemment épousé le jeune John Rockefeller de nombreux Washingtoniens ont dit que c'était une union d'amour et d'affaires.

Le sénateur Aldrich a la réputation d'être l'arbitre désigné quand il s'agit d'une législation prompte et adroite.

TEMPERATURE

Du 13 décembre 1901.

Table with weather forecasts for various locations including Washington, D.C., and Louisiana.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 13 décembre. Indications pour la Louisiane: Temps pluie et plus froid samedi.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Sommaire of the day's content including articles on Louisiana and temperature.

La Louisiane menacée.

La Louisiane se voit en ce moment triplement menacée dans ses intérêts, dans ses droits, dans sa dignité.

aime pas le revirement qui s'y est produit depuis quelque temps en faveur du Sud. C'est une menace pour le républicanisme qui se trouve bien au pouvoir et veut s'y perpétuer.

Nous avons compté un instant sur l'appui de M. Roosevelt. Nous nous trompions. Il a les poings liés.

C'est à nous de prévenir le danger par notre vigilance et de le détourner habilement, de le combattre courageusement quand il se présentera.

Les légendes qui s'en vont.

Sous la signature de Jean Frolo nous lisons dans le "Petit Parisien".

Si l'est vrai, comme l'a dit Baudelaire, que la légende, le mythe, la fable soient comme la concentration de la vie nationale, comme les réservoirs où dorment le sang et les larmes de l'humanité, encore est-il que l'histoire de cette même humanité ne s'écrit pas avec des légendes, des mythes et des fables, mais avec des faits.

Rien de plus certain, par exemple, que la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, ou, du moins, rien qui parât plus certain jusqu'ici. Les Etats-Unis, par de grandes fêtes internationales, célèbrent il y a neuf ans, le cinquantième anniversaire de cette grande découverte.

Plus moyen d'agiter le grelot de la couleur et d'exploiter la question noire qui a si longtemps servi de tremplin aux acrobates du républicanisme et leur a procuré tant de succès dans le passé.

meté à un avant contemporain. M. Rochach, pour triompher d'une autre personne apocryphe connue sous le nom de Clémence Isaura et à laquelle on attribuait la fondation des jeux floraux établis à Toulouse vers 1490.

En réalité, comme nous l'avons déjà expliqué à cette place, la fondation des jeux floraux remonte à 1321. Ces concours poétiques avaient été placés sous la protection de la vierge Marie, "Domina clemens" (dame de clémence) la particule qui, durant près de deux cents ans, resta leur unique patronne.

Toute la confusion vient de ce "dame Clémence" appliqué à la vierge. On finit par voir en dame Clémence une personne distincte et non plus un des noms de Marie. "Domina Clemenza" est nommée comme telle dans un registre des capitouls de 1448.

Reste à expliquer le nom d'Isaura. Mais M. Rochach a proposé que ce nom ne fut ajouté qu'au bout de soixante dix ans à celui de Clémence et qu'il est emprunté à une prétendue épithète de la fondatrice trouvée à cette époque, épithète qui n'était qu'un simple décalque de trois inscriptions tumulaires antiques recueillies à Ravenne et à Rome et publiées en 1534 par Petrus Apianus.

Clémence Isaura est bien donc, comme Guillaume Tell, un personnage purement apocryphe. Faut-il s'en étonner? Mais pour qui voit avec quelle facilité les légendes prennent naissance même de notre temps, avec quelle rapidité les faits se déforment, jusque dans l'esprit des contemporains, ces substitutions s'expliquent si bien qu'on ne s'étonne que d'une chose: c'est qu'elles n'aient pas été plus nombreuses.

Que dire aussi de la légende du curé de Bazailles, chantée par les poètes, consacrée par des toiles célèbres, enregistrée par les plus scrupuleux historiens? C'est cet héroïque desservant qui aurait organisé la résistance, armé et conduit lui-même ses paroissiens et qui serait tombé à leur tête, frappé d'une grêle de balles. Vainement, quand commença de se propager cette légende, le curé de Bazailles protesta par lettre rendue publique. Il s'appela Baudeloit, n'avait jamais possédé ses paroissiens à prendre les armes, leur avait même signalé les dangers et l'inutilité de toute résistance. Enfin, il avait été si mortellement blessé qu'il mourut le 27 janvier 1877, sept ans après la prise de Bazailles.

On multiplierait les exemples de ce genre. Ils prouvent à quel point l'imagination gouverne nos souvenirs, les modifie et leur impose son cachet. Nous sommes la dupe de cette folie du logis, comme l'appellait Malebranche. Aussi n'est-il point de facilité plus juste titre. M. Vignaud croit qu'elle a joué le principal rôle dans la légende de Christophe Colomb. C'est une opinion qui en vaut bien une autre. Encore ferons-nous bien, avant de l'adopter, d'attendre que toutes les pièces du procès aient été mises sous nos yeux.

L'Art d'interpréter Wagner.

Nous lisons dans le "Journal des Débats".

Quelque le succès de "l'Africain" ne soit pas épuisé, l'Opéra poussant la hardiesse jusqu'à ne se point croire inférieur au théâtre de Rouen, a décidé, à son exemple de monter "Siegfried". Un de nos confrères a rencontré à la fois, dans le "Grande cabinet directeur", M. Gaillard et M. de Reszke. Le ténor et le baryton entrèrent au se congratulant à pleine voix. Modestes tous deux, ils rejetaient l'un sur l'autre la responsabilité du triomphe. Mais il apparut vite que, dans cette lutte, M. Gaillard allait être vainqueur. Alors M. de Reszke, convenant avec grâce de ses propres mérites, développa quelques théories:

Il faut suivre ponctuellement les indications de Wagner, dit-il. Et cela est bien. Mais il y a un hic. La langue allemande, au contraire, paraît-il, les intentions de Wagner lui-même, qui a le tort de s'en servir. Ses accents gutturaux nuisent à la mélodie. Dans ce conflit, qui pourrait bien être imaginaire, M. de Reszke sacrifie la déclamation, les paroles, au chant. "Hui! l'Allemagne, la sévérité de la prononciation des interprètes ne traduit pas toujours exactement la nuance désirée par le maître. La déclamation, en Allemagne, est souvent faite au détriment de la phrase exprimée; or, la déclamation lyrique doit fréquemment s'associer au contact du chant, et les notes gutturales céder la place à une prononciation plus douce." Il faut donc renoncer à la sévérité de la prononciation. Ceci a un petit défaut, qui est d'être absolument contraire aux recommandations de Wagner lui-même. Aux premières représentations de la Tétralogie, à Bayreuth, il afficha, dans un avis, les recommandations auxquelles il tenait davantage. Il est bien soin d'y avertir les interprètes de donner le plus grand soin à la prononciation. M. de Reszke va jusqu'à sacrifier le génie de la langue où les vers sont écrits. Etant Polonais, il pense que, pour bien saisir l'harmonie du son, il faut parler le français, l'italien, et l'allemand. Ce sont précisément trois langues que Wagner parlait. Mais, enfin, si c'est à dire qu'il faut se souvenir des trois pour chanter dans l'une, voilà qui est un peu inquiétant pour la clarté de la déclamation. Il y a une langue, en effet, qui est faite de ces trois langues; on avait pensé s'en servir pour le commerce. Elle pourra servir aussi aux chanteurs d'opéra: c'est quelque chose comme l'esperanto.

Cette méthode, qui sacrifie délibérément tant d'efforts qui ont été faits pour accorder plus exactement le texte et la musique, produit néanmoins les meilleurs effets. Des antiwagnériens, en entendant "Siegfried" chanté par M. de Reszke, ont été stupéfaits d'y reconnaître aussitôt la musique qu'ils aimaient. Il fallait assurément que la transformation fut profonde. Et ce résultat s'acquiesce un peu. Enfin, il ne faut pas préjuger des effets. Attendons les représentations. Cependant l'artiste a dit une phrase redoutable: "Partout l'on chante avec art, mais c'est à Paris seulement que l'on chante avec goût." Attendons les effets de ce goût. M. de Reszke, au

THEATRES.

THEATRE TULANE.

A ce théâtre, "The Henrietta" et Stuart Hobson ont représenté une remarquable série de succès. Demain, première de "Monte Cristo" avec James O'Neill dans le rôle de Dantès et une nombreuse troupe.

THEATRE DE L'OPERA.

Comme nous l'avons annoncé dans notre précédent numéro, l'opéra de Massenet qui vient d'être donné au théâtre de l'Opéra, sera redonné ce soir à la demande des abonnés, avec Mmes Fédor, Bérat, Fauré et M. Henderson, Karloni, Talazac, Dequesne. Grand Ballet réglé par M. Belloni et dansé par Mmes Stella Bassi, Bertoglio et Menoletti. Dimanche Bayard en matinée, avec Ballet au 2me et au 3me acte dansé par Mmes Minoletti, Garbin, Monaglio, Bellin et de Rosa. Le soir, les Brigands.

GRAND OPERA HOUSE.

Aujourd'hui, grande matinée pour l'avant-dernière représentation de "Bouco" et "Innetto" avec les meilleurs artistes de la troupe Baldwin-Melville. Demain dimanche, en matinée, première de "Peaceful Valley", de Sol Smith Russell.

THEATRE CRESCENT.

Aujourd'hui, en matinée et le soir, les deux dernières représentations de Ward et Vokes, les deux érudits américains qui chacun connaît. Il y aura foule. Demain, les célèbres maîtres de couleur, avec Billy Kerns et à leur tête. Demain, première de "The Artist" de la troupe Richards et Pringle.

THEATRE AUDUBON.

Les acteurs de la troupe Aubrey se sont taillé un splendide succès dans "Roméo" et "Juliette" de Shakespeare, dont la dernière représentation a lieu ce soir. Demain, "East Lynne" en matinée, avec Mortimer Snow et Miss Daughlin. Distribution de photographies-souvenirs pendant les représentations.

MOTS POUR RIRE.

Dufourneau à un de ses amis: —Comment corriges-tu une femme de cette manie qu'elle a de tout exagérer? —Fais-lui dire son âge! Crétinot arrive essouffé au théâtre: —Est-ce que je suis en retard? demande-t-il à l'ouvreuse. —Oui, monsieur; on a déjà joué un acte. —Ah!... lequel? —Le Moulardière visite l'atelier d'un de nos grands paysagistes; il s'exclame devant une toile. —Oh! dit-il naïvement, l'herbe est si bien imitée, qu'on en mangerait! Le peintre, froidement: —Vous, peut-être, mais pas moi!

Boitez la "Sparkling Abita Water", \$1.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller.

PREMIERE PARTIE.

DE CHUTE EN CHUTE.

UN CONCURRENT DE LA REGIE

riés, trois années auparavant? Peu d'instants après que le père dénutré se fut éloigné de la pauvre, un homme, venant de la rue de l'Abbé Grégoire, traversait obliquement le boulevard Gouvier Saint-Cyr, pour gagner la rue Galvani.

C'était près de Pespèce d'auvent sous lequel sommeillait Marjolaine. L'apercevait vaguement, dans un coin d'ombre, la fille de l'Espagnole. Intrigué, le chanteur nocturne se baissa pour mieux voir la petite forme grise qui motivait son étonnement.

—Tiens, tiens!... murmura-t-il. On dirait un enfant... A moins que je me trompe... La nuit est noire, par cette rincée... Il se pencha encore, et se releva soudain pour fouiller dans sa poche: —Suis-je bête?... dit-il. A moi, les flamantes!... Pour ce que ça me coûte... S'apuyant au mur, il frotta sur son pantalon une allumette qui grésilla. Une lueur sulfureuse auréola, dans l'humidité ambiante, la délicieuse mignardise de l'innocente

endormie. —Oh! oh!... dit l'inconnu. Une petite gosse?... Elle serait mieux dans son berceau qu'ici, par ce chien de temps... Et il ajouta: —Pas mal, la moucheronne. Jolie, même. Un beurre pour quelqu'un cherchant un enfant à adopter... Tiens! une idée: si je l'emportais, moi? Il réfléchit une seconde, puis: —Eh! oui, ma foi... je l'emmenais... La mioche pourra me rendre des services... Je serai content d'avoir une bonne pour faire la soupe... Celle-ci est un peu jeune... mais bast! petit poisson deviendra grand!... Il souleva Marjolaine et la prit sous son bras. L'enfant ne s'était pas réveillée.

—Elle n'est pas lourde constamment l'homme... C'est une plume. Et il se remit en marche, d'un bon pas, cette fois, pour aller tourner au coin de la rue Saint-Picciade. C'était à peine une minute avant que Misériès, rebroussant chemin, repassât à l'endroit où il avait laissé sa fille. L'inconnu continua sa route, à travers l'ondée persistante, montant l'enfant à couvert sous son énorme parapluie.

Il s'arrêta rue Guillaume-Tell, devant la porte d'une maison portant le numéro 34 bis. Maison de piètre apparence, et dont les locataires ne devaient pas être très cossus, à en juger par l'aspect des fenêtres étroites et basses, telles des lucarnes. L'individu qui portait Marjolaine pénétra dans le sombre corridor. Il faisait là dedans noir comme dans un four. Mais, en familiar du lieu, notre homme alla sans hésitation à un escalier, inviolable dans l'obscurité épaisse. Il en commença l'ascension. Les ais craquèrent sous ses premiers pas. —Tiens! dit-il joyail... Une sérénade! L'humidité fait jouer les marches de mon escalier! L'habitant du 34 bis était évidemment un facétieux compère. Au sixième étage, il s'arrêta devant une porte étroite. —Ouf!... soupira-t-il en entrant... Il fait meilleur ici que dehors, aussi vrai que je m'appelle Michel Servant, dit Faramont! Il alluma une petite lampe à essence qui éclaira faiblement la pièce. Un gros terre-neuve, tout gris, au poil rougeux, vint se frotter à lui... —Ah! c'est toi, imbécile! gronda Faramont... Fiche-moi le camp!...

Et comme le chien, joyeux, continuait à froter son maître, celui-ci se fâcha: —As-tu fini de me frictionner les jambes?... Tiens, voilà pour l'apprendre à reconnaître mon pas dans l'escalier et à ne pas japper quand je rentre. Un coup de pied furieux, et le pauvre chien, avec un gémissement plaintif, alla, queue basse, se réfugier dans un coin. —C'est égal, reprit l'homme. Un peu haut, ici!... Ça vous coupe les jambes et le souffle... Voilà ce que c'est de loger au premier en descendant du ciel... Mais il formula aussitôt ce correctif philosophique: —Ma foi! mieux vaut habiter sous les toits que coucher sous les ponts! Et puis, quel que ça fait, pourvu qu'on rigole!... Tout en monologuant ainsi, le personnage avait déposé gauchement Marjolaine sur un lit, espèce de grabat. La petite dormait toujours, épuisée de fatigue, dans l'ambiance somnifère de la nuit. L'individu la considéra un instant à la clarté de la lampe. —C'est qu'elle a réellement un maseau agréable, cette gamine! dit-il... Est-elle mouillée?... Non, pas trop... C'est moi qui ai reçu la rincée, parbleu!... Il se secoua comme un chien sortant de l'eau, jaspant de gouttes de pluie le parquet aux planches disjointes, entre lesquelles bésaient de larges rainures.

—Voyons, continua-t-il... A qui peut-elle être cette gosse-là?... D'ordinaire, quand on abandonne sa progéniture, on ne la munit pas d'une plaque d'identité, c'est vrai... Mais parfois, il y a moyen de découvrir des indices. Il fouilla dans les vêtements, fureta dans les poches. —S'agit pas de la réveiller, murmura-t-il en poursuivant ses recherches... La musique infantile, l'âme pas ça... Il trouva seulement un mouchoir. Il le déplia. Sur un coin se vignettait une lettre brodée au fil rouge. —Ah! dit-il, un M... Elle s'appelle Marie, ou Marguerite, ou Madeleine. Mais c'est un détail. Moi je la baptiserai d'un nom absent du calendrier: Phosphore!

Nom inédit, en effet, et passablement étrange, mais dont l'usage apparaissait quand on connaît le métier exercé par l'hôte du logis. Ce logis était, au demeurant, un taudis crapuleux. Sur les murs gris, ruisselaient une humidité provenant des vapeurs condensées de la cuisine, car l'habitant devait faire chez lui sa papote, à en juger par deux casseroles au repos sur de mauvais fourneaux de fonte. Au fond de la chambre, un lit sommaire, composé d'un matelas et d'une couverture de cheval. C'est sur cette couche radi-

mentaire que dormait la petite fille. L'unique chaise de ce garni lamentable était occupée par le locataire. Il venait de s'asseoir et réfléchissait. Il se leva enfin et alluma un feu préparé dans le poêle, pour faire chauffer le contenu des deux casseroles. Une singulière odeur, sulfureuse d'abord, alliacée ensuite, se répandit dans la pièce. La cuisinière du maître de céans consistait donc à faire fondre du soufre et du phosphore! Il tourna consciencieusement, au moyen d'un bâton, le contenu des deux bassins, en disant avec une bonhomie narquoise: — Monsieur Faramont, ceux qui voudraient goûter de ta soupe iraient vivement boulotter les pisselles sur la racine, ainsi sûr que tu te surnommes toi-même: deuxième sobriquet — la Mort-aux-Allumettes... Quel bouillon d'onze heures!... Faramont, dit la Mort-aux-Allumettes, continua à travailler ses deux mixtures pendant un certain temps.

Quand il jugea les bains à point, il tira d'une caisse un certain nombre de petits cubes de bois fendus au couteau, en grillage fin et selon le fil ligneux, de façon à en former des tiges presque entièrement détachées les unes des autres. —A nous la trempage! dit le fraudeur, de l'air joyeux d'un

Qu'était devenue Marjolaine, depuis son abandon par Misériès.